

# Feuilleton du Pays du dimanche : un duel

Autor(en): **Grimblot, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1908)**

Heft 109

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257519>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du

# LE PAYS

Pays du dimanche  
à  
Porrentruy  
—  
TELEPHONE

## DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

### Les vingt-sept premiers Vendéens

Au village de Pin-en Mauges, situé près de Beaupréau, dans une chaumière de pauvre apparence, deux hommes et une femme conversaient au lever du jour.

La femme, qui était jeune et belle, allaitait un enfant. Quatre berceaux d'osier étaient occupés par quatre autres enfants, qui sommeillaient encore.

Dans un des coins de la salle. M. l'abbé Saulnier, l'un des deux hommes, disposait sur une table des linges et autres objets nécessaires à la célébration de la messe ; à l'autre extrémité, Cathelineau se livrait à l'exercice de son état, il boulangait. Le changement opéré en lui par la nouvelle de la mort de Louis XVI n'avait point été éphémère ; sa physionomie gardait son caractère naïf de douceur et de simplicité, mais il s'y joignait à présent une expression méditative ; son œil, indécis naguère, brillait d'une mystique ardeur ; l'apathie avait fait place à la fermeté calme, mais intrépide. Il venait de parler ; sa jeune femme le regardait avec un craintif étonnement. Le prêtre, discontinuant ses préparatifs, avait croisé ses bras sur sa poitrine et semblait hésiter.

— Que Dieu vous conseille, mon fils, dit-il enfin ; votre dessein est grand et périlleux ; l'assistance divine peut le rendre exécutable, mais il ne m'appartient point de mettre ma voix dans la balance ; je remplis un ministère de paix.

— Les républicains sont cruels et sanguinaires ; il ne faut point les irriter, mon homme, dit doucement la jeune femme.

Puis elle ajouta en frissonnant :

— Ils nous tueraient nos enfants !  
— Renée, dit le paysan, c'est Dieu qui nous les a donnés ; ils sont à Dieu.

La jeune femme baissa la tête d'un air résigné ; l'abbé Saulnier, profondément attendri par cette parole qui mettait à nu, sans emphase, l'ardent et complet dévouement de Cathelineau, marcha vers lui et prit sa main :

Faites suivant votre conscience, mon fils, dit-il ; la Providence a éclairé votre cœur simple ; une transformation que reconnaîtrait le plus aveugle s'est faite en vous. Peut-être fûtes-vous élu pour relever la croix tombée et venger les outrages prodigués au nom du Christ ; allez, combattez, et que l'Esprit Saint soit avec vous !

— Combattre ! s'écria Renée en serrant son enfant contre son cœur.

— Et vous, ma fille, reprit le prêtre, priez et remerciez Dieu, car les temps de martyre sont revenus.

Un bruit de pas se fit entendre en dehors ; l'abbé Saulnier se remit à son pieux travail ; Cathelineau quitta tout son attirail de boulangier et endossa rapidement son plus bel habit des dimanches. On frappa à la porte ; Renée alla ouvrir. Vingt-six paysans, tous parents ou alliés de Cathelineau, entrèrent ; ils avaient été convoqués la veille par l'aîné des fils du boulangier, et ne savaient en rien ce dont il s'agissait. A la vue du bon prêtre, leur ancien curé, dont ils étaient séparés depuis plusieurs mois, ce furent des transports unanimes et bruyamment manifestés.

Tous entourèrent l'abbé Saulnier : les uns baisaient ses mains avec larmes ; d'autres, ne pouvant approcher, touchaient respectueusement les pans de sa soutane : l'abbé Saulnier avait revêtu pour la solennité qui

Il marcha droit à Augier, qui s'était aussitôt levé. Bien que la salle du café fût pleine, un grand silence se fit. La dame du comptoir, jugeant le moment de l'émotion venu, jeta un petit cri et fit semblant de s'évanouir dans les bras d'un garçon de salle qui fléchit sous le poids de sa majestueuse rotundité.

— Lieutenant, dit M. de C... en s'adressant à Augier, j'ai regret de ce qui s'est passé hier. Une contrariété intime m'a fait répondre à votre juste réclamation sur un ton un peu brusque ; et si, comme me l'a affirmé M. Paule, c'est involontairement que vous m'avez effleuré de votre gant, je vous dois des excuses et suis prêt à vous les faire publiquement.

Et il tendit loyalement sa main à Augier. Cette déclaration avait été faite d'une voix claire, bien que l'émotion la fit un peu

se préparait ses habits sacerdotaux. Les transports redoublèrent lorsque Cathelineau annonça qu'on allait célébrer le Saint Sacrifice ; il y avait si longtemps que ses hommes pieux et habitués à regarder la religion comme le premier, l'unique besoin, étaient privés de l'accomplissement de leurs devoirs de chrétiens !

La messe fut célébrée. Au milieu du recueillement général, Cathelineau se distingua par son austère et grande ferveur. Lui seul ayant pu se préparer, reçut la communion des mains de l'abbé Saulnier. Quand l'office fut terminé, Cathelineau fit asseoir ses hôtes sur des bancs disposés à l'avance. Ceux-ci le regardaient avec étonnement, ils ne l'avaient point revu depuis son voyage à Beaupréau ; quelque chose en lui leur semblait extraordinaire.

— Mes garçons, dit-il, je suis un ignorant et j'aurais voulu que qu'un pour parler à ma place. M. le recteur a refusé de le faire ; je vais tâcher de m'exprimer comme il faut. Les gens de la Convention avaient chassé du trône, comme vous savez, notre bon roi Louis XVI, qui était un saint homme. Ensuite, il l'ont mis en prison.

— En prison ! répétèrent avec stupéfaction les paysans qui ne savaient rien encore : le roi !

— Oui, c'était une méchante action, n'est-ce pas ? Cependant, tant que vivait encore Louis XVI, il y avait espoir de le voir reprendre sa couronne et relever l'autel...

Est-il donc mort ? s'écria-t-on.

— Mort !... mort assassiné !

Les vingt-six paysans se levèrent d'un mouvement commun : l'épouvante et la stupeur étaient peints sur tous les visages.

— Il est mort ! reprit Cathelineau. Main-

trembler. On voyait assez que M. de C... faisait violence à sa nature.

Augier s'inclina en serrant la main qui lui était tendue.

On s'assit et l'on causa d'autre chose.

Mais il y avait une sorte de contrainte dans la conversation. Envisagée au point de vue mondain, la démarche de M. de C... avait quelque chose d'anormal. On se l'expliquait difficilement. Paule cherchait vainement à retrouver son ancienne gaieté pour animer l'entretien. Il y perdait ses peines, et un silence glacial se fit bientôt établi, si M. de C... n'eût mis fin à cette situation pénible en quittant la salle après avoir salué tous les officiers et tendu à Paule une main que celui-ci serra chaleureusement.

Dès que la porte se fut refermée sur lui,

Feuilleton du *Pays du dimanche* 3

## Un Duel

par

Edouard Grimblot

Augier, regrettant maintenant la démarche de notre camarade, me pressait d'arrêter les négociations. J'allais céder, lorsque M. de C... entra.

C'était un grand et solide garçon, hant en couleur, ayant conservé l'allure militaire sous l'habit bourgeois, et portant à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur... un vrai. Figure ouverte, mais tempérament sanguin, qui justifiait très bien sa réputation.

tenant, qui nous rendra nos prêtres ? qui relèvera notre croix ?

Le silence continuait ; Cathelineau fit un pas en avant.

— N'avons-nous ni cœur ni bras ? demanda-t-il.

Et comme ses parents levaient sur lui un regard interrogateur, il s'écria tout à coup :

— Dieu et le roi ! tous deux insultés, trahis, chassés, l'un du sanctuaire, l'autre du trône Combattons, mes fils, et nous remporterons la victoire !

Les vingt six paysans se complèrent avec effroi, ils ne répondirent point encore. Cathelineau, qu'animait en ce moment un enthousiasme extraordinaire, se précipita sur l'autel et saisit le crucifix ;

— Jésus, dit-il en tombant à genoux, je serai donc seul à mourir pour toi !

— Ecoute, garçon, dit Etienne Manceau, frère de Renée, nous ne refusons pas ; où tu iras, nous voulons bien aller, mais nous ne sommes pas beaucoup pour attaquer les bleus.

— En conscience, c'est la vérité, reprit un autre, nous ne sommes pas assez.

Cathelineau s'était relevé ; il sentait sa cause gagnée.

— Les gens du Bocage sont tous frères en croyance, dit-il ; nous aurons des milliers de combattants.

Et, incontinent, il développa un plan de prosélytisme clair, simple, à la portée des intelligences les moins avancées ; les paysans comprenaient et se sentaient venir courage. L'abbé Saulnier écoutait, pris d'une véritable admiration.

— Nous combattons quand nous serons cinq cents, dit en terminant Cathelineau ; notre cocarde sera le cœur de Jésus, notre étendard sera la croix ; qu'elle se montre une fois victorieuse, et les défenseurs ne lui manqueront pas !

— Et qui sera notre chef ? demanda Etienne Manceau.

— Cathelineau ! s'écrièrent tout d'une voix les autres paysans.

Celui-ci refusa, comme il devait refuser plus tard le titre de généralissime de la grande armée catholique et royale. Il fallut de longues prières et l'influence de l'abbé Saulnier pour vaincre sa modestie. Il accepta enfin.

Alors eut lieu une scène aussi solennelle qu'imposante. L'abbé Saulnier prit le crucifix ; chaque paysan vint à son tour s'agenouiller devant la divine image et faire serment d'obéissance à son nouveau chef : la guerre vendéenne était commencée.

Paul FÉVAL.

des ricanements partirent des tables occupées par quelques élégants du cru.

D puis la défense de 1472, le caractère du bourgeois de Beauvais est éminemment belliqueux. La dame du comptoir elle-même crut devoir s'associer à la pensée traduite par ces ricanements en poussant un profond soupir et en jetant un coup d'œil significatif à la statue de la vaillante Jeanne Lainé, surnommée *Hachette*, l'héroïne de Beauvais, qu'on apercevait à travers les vitres.

L'esprit jaloux et médisant des petites villes attribuait volontiers à une défaillance les excuses de M. de C... On lui en voulait d'ailleurs de tuer dans l'œuf un sujet de conversation qui eût défrayé Beauvais pendant quinze jours.

(A suivre.)

## Mon premier client

— Entrez ! m'écriai-je en entendant heurter à la porte de mon cabinet.

Et soudain, dans l'encadrement, je vis apparaître Ernest, mon vieux camarade d'études.

Il était changé, raidi dans une redingote sévère et gourmé comme doit l'être un magistrat qui se respecte.

Mais je le reconnus tout de suite et je me levai en hâte pour lui donner une fraternelle accolade.

D'un bond, ma pensée se reporta aussitôt à ces jours heureux de notre vie d'étudiants à Paris, où lui, à l'École de droit, moi à l'École de médecine, nous menions nos études avec une prudente modération, déjà ennemie du surmenage.

— Sapristi, mon cher, me dit Ernest, sais-tu que tu es presque introuvable ?

Et, de fait, je n'avais même pas songé à la singularité de la visite de mon ami, tant j'étais heureux de le revoir.

Tu déguerpis de Paris sans tambour ni trompette pour venir l'enterrer en province. A Genolhac !... Et quand je me présente dans cette ville, tu n'y est plus !... On m'apprend que tu es au Vialas !... En pleine Lozère !... Un trou, quoi !...

— Un trou tant que tu voudras, mon cher, mais un trou où je me trouve fort à l'aise et où je suis heureux de rester.... Et toi, que fais-tu ?

Moi, je suis à Montpellier, comme substitut du procureur de la République, ni plus ni moins. Et c'est bien pour te voir, uniquement pour te voir, que je me suis arrêté dans ton trou de Genolhac !... Tiens, donne-moi une cigarette.

Et, tout en tendant la main, Ernest mit le pied en avant si malencontreusement qu'il écrasa la queue de mon chat.

Un miaulement douloureux nous révéla l'accident.

Ernest, surpris, sursauta ; et, tout en riant de sa maladresse :

— Que diable ! dit-il en grommelant, je ne te reconnais plus ! Toi qui croyais que l'existence était impossible ailleurs qu'à Paris, tu le quittes brusquement pour venir l'enterrer dans la Lozère, et, au surplus, tu as chez toi, dans ton propre cabinet, sur la table, un vrai matou de sorcière !

Je ris de bon cœur de la sortie de mon ami et de l'attitude du minet qui s'était réfugié sur mon bureau et dont le pelage, absolument noir, tranchait sur les papiers dispersés.

D'un geste, j'invitai Ernest à s'asseoir, et nous allumâmes un de ces produits de la régie que d'aucuns s'obstinent à appeler des cigares.

— Mon cher, dis je à mon ami, tu n'as pas l'air de te douter que ce chat est moins provincial que tu ne supposes ! Il est Parisien, non Parisien des faubourgs, mais de la rue Caumartin. Et, de plus, minet à l'honneur d'être mon premier client.

Un éclat de rire me coupa la parole en voyant Ernest interloqué, silencieux, l'œil errant de moi à minet et de minet à moi, dans une expression interrogative qui pouvait se traduire ainsi :

— Comprends pas !

— Mon cher, c'est toute une histoire, dis-je, et puisque nous devons narrer nos aventures depuis notre séparation, je vais me hâter de te faire mon récit.

Ernest eut un geste d'assentiment, et, après s'être croisé les jambes, il se renversa dans son fauteuil en homme disposé à entendre les choses les plus saugrenues.

— Tu te souviens, dis-je, qu'à peine investi du titre de docteur, je résolus d'exercer la médecine à Paris, le seul endroit du monde où je supposais pouvoir acquérir la gloire et la fortune qui, à vingt-cinq ans, sont synonymes du mot bonheur ?

— Je m'en souviens d'autant mieux que je crois l'avoir, au moment de partir pour Vesoul, pressé de venir m'y rejoindre, certain que tu te serais fait une rapide réputation dans cette ville.

— Et je refusai, entiché que j'étais de la capitale et confiant dans les succès qui m'y attendaient. C'est en vue de ces succès que je louai, rue Caumartin, au second étage, un appartement *fraîchement décoré* qui, bien que trop cher, m'allait comme un gant.

Mon cabinet était surtout remarquable : grande pièce bien ajourée, tapisserie sévère, aspect sérieux. Je le meublai, non avec faste, mais avec confort.

C'était mon futur champ de bataille, et j'en soignais tous les détails avec une science que je ne me connaissais pas. J'assistai à toutes les réparations, je choisis mûrement la place de chaque meuble, et mon installation me parut définitive quand je pus faire fixer sur ma porte d'entrée une plaque de cuivre portant cette inscription que je caressais du regard en sortant et en rentrant :

DOCTEUR MÉDECIN

De 1 heure à 4 heures.

Mais, hélas ! mon ami, mes illusions furent vite dissipées !... J'avais beau m'installer superbement sur un fauteuil Louis XIII, les visiteurs ne venaient pas ! Je finis par sortir tous les jours à heures fixes pour laisser supposer à ma concierge — à Paris, tu le sais, ce sont souvent les concierges qui font les réputations — que j'avais une clientèle au dehors, car, à chacune de mes rentrées, la bonne femme ne manquait pas de me dire :

— Personne n'est venu pour Monsieur !...

Et je ne saurais te dire ce qu'avait d'éternel, d'horripilant, cette phrase stéréotypée sur les lèvres du cerbère en jupons.

Cette vie monotone de désœuvré malgré moi dura environ un an, pendant lequel j'écornai consciencieusement le modeste capital que mon tuteur m'avait transmis comme héritage paternel.

Un jour, mon cher, je respirai. J'avais acquis l'habitude depuis quelque temps de passer devant la loge de la concierge assez prestement pour éviter la phrase traditionnelle qui écorchait à la fois mes oreilles et mon amour-propre !

Ce jour-là, grâce à ma savante manœuvre, j'avais déjà mis le pied sur la première marche de l'escalier, quand j'entendis ouvrir vivement la porte vitrée de la loge et mon nom prononcé d'une voix haletante : — Monsieur Bérard, venez !... venez vite !...

Je me retournai transfiguré, rayonnant de bonheur, bombant la poitrine, tendant le jarret avec la conscience que j'allais enfin exercer mon importante mission et prononcer un arrêt de vie et de mort !

Je devais être absolument ridicule ; mais la concierge, très émue, ne remarqua rien.

— Monsieur Bérard, venez vite, répétait-elle angoissée !

— Qu'y a-t-il, Madame Durand ? dis-je